

JDD | 7 octobre 2012

Jim Harrison

Le vieil homme et la terre

À 74 ans, l'auteur de « Légendes d'automne » poursuit son œuvre autour des grands espaces et de la nature humaine. Il nous a ouvert les portes de sa tanière du Montana

LIVINGSTON (MONTANA, ÉTATS-UNIS)
ENVOYÉ SPÉCIAL
OLIVIER JOLY

L'écrivain Jim Harrison vit dans les paysages de sa plus belle nouvelle, *Légendes d'automne*. Un ancien ranch dissimulé dans un bosquet de saules, au pied de collines d'herbe sèche, le long d'une piste poussiéreuse tranchant la vastitude de l'Ouest américain. Elle reliait autrefois une petite bourgade du Montana, sur le tracé du chemin de fer du Pacifique au plus ancien parc naturel des États-Unis, territoire des geysers et des loups. En contrebas coule la rivière Yellowstone. À l'horizon, les pics granitiques de la chaîne des Absaroka. Une semaine plus tôt, alors qu'un feu de forêt brûlait au loin, Jim Harrison a vu se lever une lune rouge. Ça lui a inspiré un poème habité, *Incendie sur la lune*.

Voyageur impénitent, marcheur devant l'éternel, grand pêcheur et immense rêveur, Jim Harrison, 74 ans, est assis dans son jardin, une canne à portée de main. Ses vertèbres sont un éboulis de pierres sèches. Incapable de marcher, il a dû renoncer à une tournée en France pour la sortie de son dernier roman, *Grand Maître*. Il adore pourtant notre pays, qui le lui rend bien : il y vend autant de livres qu'aux États-Unis (30.000 environ, hors poches), lui qui est traduit en vingt-trois langues.

Pour l'heure, le nomade a des semelles de plomb. Son médecin lui a interdit l'alcool. Il s'en console avec un côte-de-brouilly, avant d'ouvrir un magnum de nuits-saint-georges premier cru pour les visiteurs. Un œil sur le crépuscule, la voix plus caverneuse et traînante que jamais.

« Avant, toute cette vallée était un immense ranch, avec 6.000 chevaux, situe-t-il. Il y a eu de nombreuses guerres indiennes dans le coin. Little Big Horn est un peu plus loin vers l'est, en territoire Lakota. Les tribus d'ici étaient les Indiens Crow. En venant dans les années 1960, je me suis dit : c'est un bel endroit pour vivre. J'ai une vraie religion des arbres et il y en a suffisamment ici : saules, pins, bouleaux, sureaux... »

La nature ne s'arrête pas aux barbelés : loups, antilopes ou serpents à sonnette s'invitent chez lui. « Après avoir tué sept crotales dans le jardin, j'ai

commencé à m'inquiéter pour mes petits-enfants et mes chiens. Un spécialiste est venu, a trouvé les terriers et a emporté quatre grands tonnes », s'amuse-t-il. Sa bonne histoire du moment.

Les grands corbeaux lui parlent « de poésie »

Après avoir vendu la ferme du Michigan, ainsi que la cabane où il se retranchait une semaine sur deux au milieu des ours noirs, Jim et sa femme, Linda, cinquante-trois ans d'amour, partagent leur vie entre le Montana et l'Arizona. Ils y possèdent une maisonnette en adobe au bord d'un torrent, entre terre et ciel.

Jim respire mieux dans ces endroits « presque inconnus du reste du monde », comme le héros de *Grand Maître*. « Là-bas, sur les routes de migration, on trouve une centaine d'espèces d'oiseaux, raconte-t-il. Les grands corbeaux me suivent dans mes promenades du matin. Ils vont vous parler si vous êtes très patient. Mais ça peut prendre des années. » Et de quoi parlent-ils ? « De poésie. » Il vient d'en publier un recueil, *Une heure de jour en moins*.

Il est sorti exsangue de son dernier roman. « Comme après un orgasme. Vidé. » Dans son atelier, entre des clichés de Rimbaud, Neruda ou Geronimo, un crâne de coyote, un masque africain, une peau de cerf ou un sac à gri-gri, on trouve quatre *novelas* prêtes à être publiées. L'une d'elles est une nouvelle aventure de Chien-Brun, l'un de ses doubles de papier. Un marginal au grand cœur, aussi futé qu'alcool, coureur des bois et improbable séducteur. « Une autre s'appellera River Swimmer. L'histoire

d'un homme qui descend du Michigan jusqu'à Chicago en nageant dans la rivière. J'ai toujours adoré faire ça. »

Il prépare aussi une suite à *Grand Maître*, dont l'intrigue policière n'est qu'un prétexte à une plongée dans son univers : la nature, les Indiens, les femmes, la cuisine, les tourments de l'homme. Et désormais la vieillesse. « Je suis sensible au personnage de Sunderson, un vieil imbécile. Il part cette fois à la recherche de sa fille adoptive, qui s'est enfuie à New York avec un musicien rock. »

L'écrivain des grands espaces sonde aussi les gouffres de l'esprit. Lui-même a traversé plusieurs dépressions. « J'ai compris que j'étais souvent un homme vulnérable, fragile et terrifié », écrit-il dans ses Mémoires (*En marge*).



L'ours de la littérature américaine dans son élément naturel : les grandes plaines de l'Ouest, où il a situé plusieurs de ses œuvres. JEAN-LUC BERTINI / PASCO

1937 Naissance à Grayling (Michigan)

1953 Décide de devenir écrivain

1965 Brève expérience d'assistant en littérature à l'université

1971 Premier livre, *Wolf* (Mémoires fictifs)

1988 Publie *Dalva*

1991 Scénario du film *Revenge*, d'après la *novela Une vengeance*

1994 Sortie des films *Légendes d'automne* et *Wolf*, inspirés par son expérience de lycanthropie (transformation en loup-garou)

2012 Publie *Grand Maître* et *Une heure de jour en moins* (Flammarion)

Le vent, il faut dire, a souvent été contraire. À 7 ans, une petite voisine l'éborgne avec un tesson de bouteille. À 20 ans, il perd sa sœur et son père dans un accident de voiture ; plus tard, sa jeune nièce. Trente ans qu'il fréquente son « médecin de l'esprit ».

L'homme des grands excès approche l'infiniment petit

Il a abordé le zen, exploré les sciences pures, sillonné la littérature. Il correspond chaque semaine depuis quarante ans avec l'écrivain Tom McGuane. Entretien des rapports réguliers avec Louise Aldrich, Jim Fergus, Rick Bass, Sherman Alexie, Joseph Boyden et d'autres romanciers. Par sa chaleur et sa culture, il attise la vie.

L'écriture, puissante et évocatrice, est mâtinée d'humour et de tendresse. Ses chefs-d'œuvre, *Dalva* et *La Route du retour*, sont des portraits de femmes libres et fissurées, terriblement touchantes. « J'ai vécu au milieu de femmes, ma mère et ses quatre sœurs, puis nos deux filles. »

Son aînée, Jamie, est auteure de romans policiers, sa cadette, Anna, libraire. Au fil de ses romans, ses errances en milieu naturel furent toujours plus loin l'absurdité de l'Amérique. « Nous avons été certains de bien agir [...] mais notre attitude a toujours été : prends ton flingue et tire sur tout ce qui bouge », écrit-il de son pays, qu'il voit comme un « Disneyland fasciste ».

À l'heure où ses forces déclinent, ses personnages gagnent en autodérision. L'homme des grands excès – de bouffe, de boisson, de cocaïne fut un

temps – s'est approché de la sagesse de l'infiniment petit. « Les thèmes de la mort et de la disparition, qui ont toujours hanté Jim, sont de plus en plus présents. On y trouve beaucoup de rêve et de méditation. On le sent mélancolique, mais en même temps apaisé », éclaire son traducteur, Brice Matthieussent, auteur du livre *Jim Harrison de A à X*.

Entre deux digressions passionnantes, Harrison interroge longuement son interlocuteur. Simplement humain. La liste de ses amis est sans fin. Il est d'une fidélité absolue, comme avec l'acteur Jack Nicholson, qui lui a tendu la main lorsqu'il crevait de faim.

« Jim Harrison dégage quelque chose d'immense, admire le comédien et écrivain Richard Bohringer. J'aime son absence totale de posture. Sa prose possède une force animiste, mais aussi bien l'humanité, c'est qu'il l'a côtoyée sans paravent. Il a vécu avant d'écrire. »

Après des années de vaches maigres, il a été happé par le succès. Sans jamais se renier. Lorsqu'il rejoignait sa cabane isolée, il n'était joignable des producteurs de Hollywood que le soir après 22 heures, dans son bar préféré.

À l'automne de sa vie, lui manque-t-il quelque chose ? Il réfléchit. « À 14 ans, je voulais être missionnaire. J'aurais sûrement eu une belle existence, dans une ferme africaine à la Karen Blixen. » Les toutes dernières lignes de ses Mémoires fermaient les volets sur tout regret. « Ma vie aurait pu être différente, mais ça n'a pas été le cas. » Jim Harrison a beaucoup marché, souvent trébuché, jamais renoncé. ●